Book Reviews / Comptes rendus

L'écriture épique au début de la Renaissance. Humbert de Montmoret, Germain de Brie, Pierre Choque, L'incendie de la Cordelière. Textes présentés et traduits par Sandra Provini, avec une préface de Perrine Galand-Hallyn. La Rochelle : Rumeur des Âges, 2004, 146 p.

Le 10 août 1512 s'affrontaient au large de Brest les flottes française et anglaise en un combat acharné qui vit détruire les deux navires-amiraux, *la Cordelière* commandée par Hervé de Portzmoguer et *la Régente*. La mort héroïque du capitaine breton inspira les poètes du temps : à Humbert de Montmoret une *Herveis* et à Germain de Brie une *Chordigerae navis conflagratio* (nous optons, à la différence de l'éditrice, pour le genre féminin), qui eut ensuite les honneurs d'une traduction manuscrite, par les soins de Pierre Choque, héraut d'armes d'Anne de Bretagne. Tel est le corpus de textes plus ou moins oubliés que Sandra Provini remet opportunément en lumière. *L'Herveis* n'avait en effet pas reparu depuis 1513 tandis que la version en décasyllabes de Choque (Paris, BnF fr. 1672) n'était accessible que dans une médiocre édition du XIX^e siècle, qui eut du moins le mérite de faire redécouvrir l'original latin. Seule la *Chordigera* a connu un sort plus favorable, en raison de la notoriété de Germain de Brie attestée notamment par la référence de Rabelais, via Panurge, au cénotaphe « à Hervé le nauchier Breton » (*Quart Livre*, 21), en raison aussi de l'échange polémique qu'elle suscita avec Thomas More et qui agita la République des lettres au tournant des années 1520. Le texte en a déjà été réédité en 1980 par D. Stone Jr., dans les *Humanistica Louaniensa*, et en 1984 par Cl. Miller, au tome III des *Complete Works* de More (c'est la version reproduite ici). Mais Sandra Provini ne se contente pas de traduire ces poèmes latins vers à vers, dans une langue claire et élégante, elle les fait précéder d'une ample introduction (9–71) qui les replace dans leur contexte historique et littéraire, qui en définit la poétique et en interroge le statut générique, conformément aux promesses du surtitre « L'écriture épique au début de la Renaissance ».

Les deux œuvres voient en effet le jour sous le patronage de la reine Anne, à la fois duchesse de Bretagne et souveraine de France, très attachée à ce vaisseau dont le

nom évoque la cordelière de saint François d'Assise figurant sur ses propres armes, et elles servent les intérêts de la politique royale, à l'instar des poèmes contemporains relatifs aux guerres d'Italie (dont le *Bellum Rauenne* de Montmoret, paru la même année et opportunément cité dans l'annotation de l'*Herveis*). Elles révèlent aussi l'influence exercée à Paris par l'humanisme italien, à travers Politien, Stoa et Jérôme Aléandre, lequel signe la dithyrambique préface de la *Chordigera*. Mais Montmoret et Brie mobilisent des moyens littéraires un peu différents pour atteindre au pathétique et au sublime : dramatisation par retournements successifs *versus* structuration autour des deux discours d'Hervé (voir le tableau comparatif, 36), mort volontaire du héros par noyade *versus* martyre par le feu le jour anniversaire de la mort de saint Laurent, introduction de néologismes (comme *bombarda*, v. 101) *versus* recours à un lexique strictement classique (y compris, v. 160, ces anachroniques *remos* que raillera bientôt Thomas More). Les modèles convoqués réservent eux aussi des surprises : par-delà la révérence commune professée envers Virgile, Montmoret s'inspire beaucoup de la *Pharsale* dont il reprend le lexique, les images, les effets, tandis que Germain de Brie met en concurrence l'*Énéide* avec les *Métamorphoses*, jusqu'à en faire, dans le dernier tiers de son poème, l'intertexte dominant. Ce qui conduit bien sûr à s'interroger sur le statut générique de ces textes, dont la matière guerrière et l'inspiration épique ne suffisent pas à les constituer en véritables épopées. S'y opposent leur brièveté (entre 330 et 360 vers), leur sujet circonscrit à un seul combat et leur lien étroit avec l'actualité. Plutôt que d'y voir des *epyllia* ou des panégyriques épiques à la manière de Claudien, l'auteur propose de les rattacher au genre de la « silve héroïque » (70), une voie originale suivie par les poètes néo-latins du début du XVI^e siècle pour adapter le canon épique au génie moderne en ménageant une place à l'expression personnelle. Cette piste de recherche stimulante et neuve élargit les perspectives ouvertes naguère par Perrine Galand-Hallyn qui, dans un article pionnier sur « la poétique de la silve » (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LX-3, 1998, p. 613), incluait le seul Montmoret parmi les auteurs de « pièces encomiastiques à caractère souvent épico-patriotique », pour ses *Duodecim siluæ*.

On mesure tout l'intérêt de cette publication. Non seulement elle rend accessibles, dans leur texte original et en traduction française, des textes rares, mais aussi les complète avec une précieuse bibliographie, et jette une lumière bienvenue sur une production littéraire encore insuffisamment explorée. On saluera aussi l'impeccable présentation matérielle du volume¹, qui fait de surcroît découvrir au lecteur (sur la jaquette et à l'intérieur du livre, 123) une belle enluminure du manuscrit Choque. Tout au plus regrettera-t-on que la *Chordigera*, à la différence de l'*Herveis*, ne soit pas accompagnée de ses liminaires (la lettre-préface d'Aléandre², en prose il est vrai) et s'interrogera-t-on sur les choix de numérotation : pour des raisons qui nous ont peut-

1. À de menues exceptions près : par ex., *d'avantage*, p. 38 ; *ça et là*, p. 51 et 87, *prend à parti*, p. 53.

2. On peut y accéder commodément sur le serveur Gallica de la BnF, où les éditions originales de la *Chordigera* sont à présent numérisées.

être échappé, le poème de Brie débute seulement au vers 4, sa traduction ancienne au vers 2. Bref de la belle ouvrage, littéraire, scientifique et typographique.

DENIS BJAÏ, *Université d'Orléans*

Registres du Conseil de Genève à l'époque de Calvin, tome II : Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1537. Texte établi par Paule Hochuli Dubuis et Sandra Coram-Mekkey, « Travaux d'Humanisme et Renaissance » 386, Genève : Droz, 2004, xlii, 762 p.

L'Histoire est un naufrage. Nous avons presque tout perdu du passé. Jamais nous n'entendrons les hymnes des armées marchant à la bataille, et que le Temps a privées de leurs souffrances ; la prière des moissonneurs ou la chanson de bâtisseurs patients, montant comme une fumée des cathédrales presque achevées. Tout est aussi perdu que si cela n'avait jamais existé et ces pertes sont d'autant plus cruelles qu'elles sont irréparables, ne pouvant qu'appauvrir notre perception du passé. Nous ne pouvons plus les saisir qu'à travers le miroir et l'énigme, comme disait l'Apôtre : le miroir des archives et l'énigme des graphies anciennes, dont l'illisibilité tient parfois le lecteur à distance aussi sûrement que quelque dragon enroulé autour d'un trésor mythique. Il suffit de jeter un coup d'œil à la reproduction figurant au regard de la page de titre pour comprendre que la présente publication ne doit son existence qu'à un travail infiniment méticuleux. On aimerait que, pour toutes les villes, subsistent des archives aussi abondantes que celles de Genève. Même s'il s'en est parfois fallu de peu, et malgré toutes les haines religieuses qui empoisonnèrent l'Europe des siècles durant, la cité de Calvin n'a pas connu le sort qui échet à d'autres villes : les sièges, les pillages, les incendies, ou leurs versions modernes, les tapis de bombes déversés depuis le ciel. Il s'ensuit que Genève possède des archives quantitativement importantes et bien préservées, à la publication desquelles se sont consacrées, se consacrent encore, plusieurs générations d'érudits discrets et minutieux. Paule Hochuli Dubuis et Sandra Coram-Mekkey ont transcrit, avec un soin digne de tous les éloges, les comptes rendus du Conseil genevois, pour la seule année 1537, mettant ainsi à la disposition des chercheurs ou des simples amateurs d'histoire, ces sources de première importance. Les registres sont, on l'a dit, couverts d'une écriture (on hésite à parler de « calligraphie ») que seule une longue familiarité permet de déchiffrer. Il arrive que le scripteur ait recours à un système codé, ce qui n'arrange évidemment rien. Suivant les ordonnances de 1536, les comptes rendus doivent être rédigés en français, mais il n'est pas rare que le secrétaire, se sentant plus à l'aise avec le latin, emploie la langue de Rome. On découvre toutefois, sous les formules elliptiques, brutales parfois, et dans ce français qui fut, somme toute, celui de Rabelais ou de Bonaventure des Périers, dont le *Cymbalum Mundi* parut cette même année 1537 (et bien que nos deux auteurs se fussent sans doute sentis peu à l'aise dans la métropole calviniste), les bruissements d'une cité populeuse, le lent écoulement des jours,